

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 24/3 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.3.60985

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Solé Hauptinteresse gilt der Gegenwart. Die Teile II und III, »La France aujourd'hui terre de prostitution«, »Le renforcement de la mondialisation de la prostitution et ses conséquences«, machen etwa vier Fünftel der Untersuchung aus. Eine Fülle von Presseberichten und -kommentaren, Interviews und andere Selbstzeugnisse von involvierten Frauen lassen ein lebendig geschildertes Stück Zeit- und Weltgeschichte entstehen sowie den Eindruck, der Verfasser habe in seiner Bestandsaufnahme zu Recht ab auf charakteristische Trends: Die Globalisierung der Prostitution, die Diversifikation ihrer Formen und Träger, die Ausbreitung stigmatisierter Praktiken, das Wiederaufleben der Diabolisierung von Prostituierten und deren Emanzipationsstreben. Die Prostitution, in vielen Ländern, für bestimmte Schichten eine der wenigen Möglichkeiten, nur den Lebensunterhalt zu bestreiten oder aber sich zügig zu etablieren, sei, so Solé, Spiegelbild kapitalistischer Produktionsweise und Kultur: »On y séduit, on y est séduit, contre de l'argent.« (645) Fortschreitend mit der industriellen Entwicklung und schließlich weltweiten Verflechtung, als einer ihrer Bestandteile, habe die Prostitution ihre gegenwärtige altertümlich-moderne Gestalt angenommen. Basis dieser Genese und Ausgangspunkt der Darstellung ist das Jahrhundert zwischen 1870 und 1970 – oder »L'héritage de la belle époque« (Teil I): die Auflösung des Systems der »maisons closes«, die mit ihm verbundenen, beharrenden Mythisierungen und seine nostalgische Verklärung werden ausführlich beschrieben (Kapitel 1: »Le système des maisons closes«). Der Verfasser weist nach, daß die folkloristische »poésie de la prostitution« (43) nicht erst mit der Schließung der maisons de tolérance ihr Ende gefunden habe, sondern bereits um die Wende zum 20. Jh. dem demütigenden, harten Geschäft der von Zuhältern abhängigen, »heimlichen« Straßenmädchen gewichen sei. Das Scheitern, aber auch der mißverständliche Impetus abolitionistischer (Frauen-)Bewegungen hätten aus der Frauensache eine mit viel krimineller Energie betriebene Angelegenheit von Männern gemacht und die Prostituierten zu deren ebenfalls kriminalisierten Handlangern (Kapitel 2: »Le monde des prostituées«). Damit ist der Anfang vom gegenwärtig noch andauernden Ende markiert: Die weltweit in großem Stil, durch gut organisierte Ringe betriebene Prostitutionsindustrie – der internationale Frauenhandel zu Beginn, der Sextourismus gegen Ende des 20. Jh. (Kapitel 3: »La mondialisation de la prostitution«). Die Globalisierung der Prostitution, ihre kriminelle Rahmung und die Proletarisierung der Frauen setzten mit den Migrationsbewegungen im 19. Jh. ein, folgten ihnen – zeitlich und räumlich. Solé hat nicht nur mehr als ein Jahrhundert der Geschichte der Prostitution in den Blick genommen, sondern auch alle zentralen Schauplätze in Europa, Amerika, Afrika und Asien. Seine Universalgeschichte illustrieren Fallbeispiele und Vergleiche (»Le cas de l'Afrique du Sud«; »Les pays développés« – »L'Europe de l'Est« – »Le tiers monde«) sowie die ausführliche Erörterung einzelner historiographischer Kontroversen (»Mythes et réalités de la traite des blanches«; »L'exemple de l'émigration juive«).

Angela TAEGER, Oldenburg

Thomas LINDENBERGER, Straßenpolitik. Zur Sozialgeschichte der öffentlichen Ordnung in Berlin 1900 bis 1914, Bonn (J. H. W. Dietz) 1995, 431 p. (Politik- und Gesellschaftsgeschichte, 39).

Thèse d'histoire sociale revue pour la publication, le livre de Lindenberg, chercheur au Forschungsschwerpunkt Zeithistorische Studien de Potsdam, revendique certes un caractère solidement scientifique mais se parcourt agréablement, d'autant que des illustrations bien choisies complètent heureusement le texte. A l'aide de citations journalistiques, l'auteur décrit ainsi de manière vivante la rue berlinoise vers 1900 (p. 50–53 et 56–59). A partir d'une masse documentaire imposante, fondée sur les archives de la préfecture de police de Berlin, sur celles du ministère prussien de l'Intérieur et sur les articles journaliers de la

vénérable Tante Voss, Lindenberger fait preuve d'originalité en défrichant un nouveau territoire de l'histoire urbaine. Son ouvrage est à la fois une étude sociale minutieuse de la région berlinoise, une analyse théorique du concept de «politique de la rue» (Straßenpolitik) et une réflexion sur la rue en tant qu'arène politique.

Si le concept de «politique de la rue» semble sinon artificiel tout au moins parfois appliqué de façon extensive, Lindenberger démontre en revanche l'existence d'une «rue de la politique» qui se met en place progressivement dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Dans l'empire wilhelminien finissant qui connaît un extraordinaire développement industriel, démographique et des transports, la rue devient en effet le lieu politique par excellence et surtout un enjeu entre le pouvoir et l'opposition. L'auteur distingue entre la Straßenpolitik d'en haut et celle d'en bas. La première vise à prévenir tout trouble de l'ordre public en cherchant à contrôler les groupes potentiellement perturbateurs et la circulation des personnes et des véhicules. La seconde consiste en l'affirmation d'une identité sociale et politique par le prolétariat et la social-démocratie, à un moment où la vie publique berlinoise devient de plus en plus «turbulente». Berlin est alors le centre allemand du mouvement ouvrier: le nombre des syndiqués passe de 94 000 à 302 000 entre 1900 et 1913 et la capitale du Reich connaît entre 200 et 500 grèves par an.

En 1910, le préfet de police de Berlin, l'implacable Traugott von Jagow, proclame dans un avis apposé sur les colonnes Morris: »Es wird das Recht auf die Straße verkündet«. Dans le dessein de faire respecter dans les rues berlinoises »Calme, Ordre et Sécurité«, il dispose d'un puissant outil policier qu'il s'efforce de moderniser, en faisant effectuer par exemple à ses officiers des voyages d'étude à Paris et Londres, afin de savoir comment leurs homologues français et anglais exercent la surveillance d'un lieu ouvert comme la rue. La police berlinoise contrôle ainsi les lieux d'embauche journalière où des désordres peuvent survenir; elle est également en état d'alerte au Nouvel An, les festivités pouvant dégénérer.

En dehors de la question des femmes marchant seules dans la rue (dans la mesure où une femme »honnête« est accompagnée), Lindenberger consacre de longs et intéressants développements aux incidents survenus sur la voie publique. Au nombre de 405 (dont 160 dirigés contre les forces de l'ordre) selon le Vossische Zeitung pour la période 1900–1914, ces incidents revêtent plusieurs formes: il s'agit aussi bien des scènes de ménage, des rixes entre clubs sportifs rivaux, des bagarres entre groupes ethniques ou de gigantesques »batailles d'écoliers« réunissant 600 élèves s'affrontant tout un après-midi près de Kreuzberg. L'auteur évoque aussi la chasse donnée par une foule excitée à d'éventuels criminels et s'achevant parfois par des tentatives de lynchage, des épisodes qui ont sans doute inspiré Fritz Lang pour son film intitulé précisément *M – Eine Stadt sucht einen Mörder*. Mais Lindenberger s'intéresse principalement au phénomène de la grève (dans les transports, des laveurs de carreaux, des cochers, des boutiquiers ...) et à ses répercussions sur la rue. Il analyse notamment ce qu'on appelait alors les »excès de grève« qui sont de quatre natures: les actions de la police contre les piquets de grève; la protection des non-grévistes; les violences entre grévistes et non-grévistes; la participation de tiers aux événements. La majeure partie de ces incidents a lieu dans les quartiers populaires du nord berlinois, et en particulier à Wedding et à Moabit dont le nom symbolise pour les uns le risque d'explosion sociale et pour les autres le bastion de la lutte ouvrière. En 1910, pendant deux semaines, Moabit est le théâtre d'une grève qui se politise et tourne à l'affrontement brutal avec les policiers armés de sabres. Deux ans plus tard, Wedding est secoué par une »révolte de la viande« au cours de laquelle une foule exaspérée assaille des bouchers pratiquant des prix trop élevés.

Même si Lindenberger a tendance quelquefois à extrapoler à partir de données insuffisantes, son ouvrage dense et précis s'impose par sa nouveauté; après l'avoir lu, on ne regarde plus la rue, qu'elle soit berlinoise ou non, de la même manière.

Cyril BUFFET, London